CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 30ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 15 juillet 2026. « IN THE BRAIN » par Hofesh SHECHTER et la Company SHECHTER II

Le Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine a vibré d'une énergie particulière, en ce 15 juillet 2026. Pour ce 30ème anniversaire du festival « *Vaison Danses*« , Pierre-François Heuclin, le directeur artistique, avait promis une programmation à la hauteur de l'événement, et le public, venu en nombre, n'a pas été déçu. Avec la nouvelle pièce du génial chorégraphe israélien Hofesh Shechter, « *In the Brain* », c'est un véritable cri viscéral qui s'est élevé dans la nuit provençale, porté par l'énergie sans limite de la (jeune) compagnie Shechter II.

« *Vaison Danses* » fête ses 30 ans : une édition d'exception placée sous le signe de l'énergie et de l'émotion

Pour cette nouvelle création, étrennée en mars dernier à Berne, **Hofesh Shechter** a offert au public une expérience entre *rave party* et danse rituelle, une pièce qui transforme le plateau en un espace de communion brute, où le rythme est roi.

Elle est en fait le prolongement d'une pièce plus courte, *Cave*, créée pour la *Martha Graham Company.* Là, sous les éclairages savants de **Tom Visser**, huit interprètes d'un talent exceptionnel, recrutés parmi plus de mille deux cents candidats, se sont livrés sans retenue à une transe collective. Leur gestuelle, entre souplesse chaloupée et saccades percutantes, mélange les codes du *clubbing* à une énergie tellurique, pour une célébration de la liberté et de l'abandon, où l'on se perd et se retrouve dans une intelligence partagée.

Cette soirée était aussi l'occasion de saluer la spécificité de la compagnie qui l'interprétait. En effet, il faut distinguer la **Shechter II** de la plus emblématique **Hofesh Shechter Company**. Si cette dernière est la troupe permanente du chorégraphe, célèbre pour ses œuvres majeures comme « *Political Mother* » (que nous avions vue l'an passé aux *Nuits de Fourvière* à Lyon) ou « *Theater of Dreams* » (à laquelle nous avions assistée lors de sa reprise à Montpellier en fin d'année dernière), **Shechter II** est un programme de développement professionnel unique, un vivier de la jeune garde de la danse contemporaine anglaise. C'est une formation d'exception, un « *laboratoire* » d'où émerge la nouvelle génération, nourrie de l'énergie du maître mais déjà porteuse de sa propre intensité. Voir ces huit danseurs, encore en devenir mais déjà d'une maîtrise sidérante, était un privilège rare, un secret partagé avant qu'ils ne conquièrent le monde.

Et cette pièce n'est que l'un des temps fort d'une édition anniversaire d'une richesse inouïe : le festival avait en effet convié des compagnies prestigieuses pour célébrer cet anniversaire. L'ouverture avait été marquée par la débauche d'énergie des **Ballets de Monte-Carlo** dans ***Core Meu*** de **Jean-Christophe Maillot** (que nous avions vu – à sa création à Monaco – en avril dernier). Les 18 et 22 juillet, le public aura le plaisir de découvrir le **Ballet de l'Opéra de Lyon** avec ***Mycellium*** de **Christos Papadopoulos**, puis le **Ballet de**

l’Opéra de Tunis pour une ***Carmen*** sensuelle signée **Abou Lagraa.** Enfin, la clôture du 25 juillet s’annonce comme un moment d’une rare gravité émotionnelle, avec les **Adieux de Thierry Malandain** à la direction de son **Malandain Ballet Biarritz**, dans « ***Juste une dernière danse*** ».

En accueillant **Hofesh Shechter** et sa troupe de jeunes loups, ***Vaison Danses*** a non seulement célébré trente ans de passion pour la danse, mais aussi prouvé que son regard était résolument tourné vers l’avant, vers les forces vives de demain. Une soirée électrique autant qu’une célébration inoubliable !



CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 30ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 15 juillet 2026. « In the Brain » par Hofesh SHECHTER et la Compagnie SHECHTER II.

Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 13 juillet 2026. « Cendrillon » de Sergueï Prokofiev par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo

Dans l'écrin majestueux du Théâtre Antique, baigné par la douceur d'une nuit provençale, les *Ballets de Monte-Carlo* ont offert une *Cendrillon* de Sergueï Prokofiev d'une beauté renversante – et le (nombreux) public ayant répondu à l'appel a été happé par un conte bien éloigné du cliché enfantin…

Jean-Christophe Maillot, à la tête de sa compagnie depuis quatre décennies (!), signe ici l'une de ses chorégraphies les plus emblématiques. Loin de l'histoire de la roturière sauvée par un prince charmant, sa *Cendrillon* est avant tout une

réflexion bouleversante sur le deuil et le souvenir. Dès le lever de rideau, l'émotion est à son comble lorsque l'héroïne serre contre elle la robe blanche de sa défunte mère, symbole d'un amour absent et d'un deuil impossible à faire dans une famille recomposée où le passé est rendu tabou. Ce qui frappe d'abord ici, c'est la puissance théâtrale et psychologique de cette vision. Jean-Christophe Maillot décape le mythe de son côté mielleux pour en révéler la chair vive. Dans « sa » version, la marâtre et ses filles ne sont pas de simples caricatures méchantes ; ce sont des prédatrices sensuelles et manipulatrices, dévoreuses d'illusions, qui dégoulinent d'artifices. Le palais du Prince n'est pas un lieu de rêve, mais une cour moribonde, rongée par l'ennui et l'oisiveté, où les Surintendants du Plaisir, véritables pantins grotesques, tentent en vain de divertir une société asphyxiée. La chorégraphie, tour à tour frénétique, érotique et d'une ironie féroce, brosse un portrait acide d'un monde où la quête effrénée du plaisir a ôté tout sens des réalités.



Face à ce monde factice, Cendrillon incarne la simplicité et la vérité. La fameuse pantoufle de vair disparaît, remplacée par un symbole autrement plus puissant : celui du pied nu recouvert d'une fine poudre d'or. Ce motif revient comme un *leitmotiv,* célébrant le dépouillement de l'héroïne et rendant hommage à l'essence même de l'art chorégraphique : le pied, point d'appui, d'envol et de survie du danseur. C'est ce pied nu que le Prince devra reconnaître, non pour s'approprier une conquête, mais pour renoncer à son monde. Dans une scène d'une poésie folle, la Fée lui bande les yeux, l'obligeant à voir au-delà des apparences pour rejoindre celle qu'il aime. Le salut ne réside pas dans une ascension sociale, mais dans la capacité du Prince à abandonner son palais et à se prosterner « *aux pieds* » de sa bien-aimée. La Mort elle-même, évocation lumineuse de la mère disparue, devient une figure tutélaire qui accompagne les amants vers leur bonheur. Les **Ballets de Monte-Carlo**, portés par une interprétation d'une intensité

remarquable, ont fait corps avec cette vision. Les duos entre les solistes étaient d'une musicalité et d'une grâce infinies, mêlant avec un brio exceptionnel la rigueur classique et la liberté du mouvement moderne, le tout servi par les sublimes costumes de **Jérôme Kaplan** et la scénographie épurée du fidèle **Ernest Pignon-Ernest**.

Ce spectacle, véritable enchantement, doit beaucoup à la vision audacieuse de **Jean-Louis Grinda**, le directeur artistique démissionnaire des ***Chorégies d'Orange***, qui eut l'intelligence d'introduire la danse, dans ce temple dédié à l'opéra, juste après son arrivée à la tête du festival provençal. Ces dernières années, il avait offert au public du festival de nombreux moments de grâce absolue – à l'instar de « *Giselle* » par le **Ballet du Capitole** en 2022, la venue du célèbre **Ballet du *Teatro alla Scala*** en 2023, celle du **Malandain Ballet Biarritz** en 2024 et enfin l'incontournable « *Lac des Cygnes* » par **Angelin Preljocaj** l'an passé -, prouvant que le Théâtre Antique peut accueillir avec la même majesté l'art chorégraphique. Alors que cette édition 2026 s'achève sur cette note magique, on ne peut qu'espérer, avec une ferveur sincère, que **Bruno Messina**, son successeur récemment nommé, saura préserver cette précieuse ouverture sur le ballet. Le **Théâtre Antique d'Orange** mérite de continuer à vibrer sous les étoiles, au rythme des entrechats des plus grandes compagnies du monde.



CRITIQUE, festival. CHOREGIES D’ORANGE, Théâtre Antique, le 13 juillet 2026. « CENDRILLON » de Sergueï Prokofiev par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Philippe Gromelle

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 10 juillet 2026. « Waku Doki » par Eric Oberdorff et La Compagnie Humaine

La création mondiale de *Waku Doki* signée Éric Oberdorff pour sa *Compagnie Humaine*, et donnée dans l'écrin majestueux de la Salle Garnier de Monte-Carlo, est l'un de ces moments où la danse cesse d'être un spectacle pour devenir une expérience vitale, presque charnelle. Dans le cadre de la saison de danse monégasque, cette œuvre s'est imposée comme un véritable manifeste, une bouffée d'air pur et d'adrénaline qui a électrisé le public monégasque.

Avec les premières notes de la version détonante de *In C* de **Terry Riley**, le ton est donné – et c'est une plongée dans l'essence même du « *Waku Doki* » qu'expérimentent les spectateurs, ce terme japonais qui désigne cette montée d'adrénaline, ce battement de cœur précipité qui saisit l'être humain à l'approche de l'inconnu ou à la veille du grand saut. Sur scène, les quatre interprètes – **Valerie Igolnikov, Jeanne Stuart, Luc Bénard et Léonard Vo Tan** – incarnent cette pulsation, cette lutte intérieure entre la peur et l'espérance, offrant une performance d'une virtuosité renversante au service d'une émotion brute.



Ce qui frappe d'emblée dans cette chorégraphie, c'est son intensité viscérale. **Eric Oberdorff**, ancien danseur des Ballets de Monte-Carlo, signe un retour en majesté en proposant une pièce qui interroge sans relâche la physicalité des corps comme « *passeurs de poétique* ». La scène se transforme en un champ de bataille sensoriel où les corps, tantôt en résistance, tantôt en abandon, explorent cet instant suspendu, fragile et surpuissant, où tout peut basculer. Il ne s'agit pas de raconter une histoire, mais de faire ressentir un état : celui d'un cœur qui bat dans les tempes, dans le cou, dans les cuisses, « *comme une preuve tangible de la vie qui s'écoule dans nos veines* », pour reprendre les mots du chorégraphe.

La réussite de cette création tient aussi à une osmose parfaite entre les différents arts de la scène. Le décor numérique immersif conçu par le plasticien-vidéaste **Étienne Guiol**, fort de son expérience sur des événements mondiaux, bouscule les codes de la relation scène-salle, enveloppant le public dans un univers où les frontières s'estompent. Les lumières ciselées au scalpel par **Jean-Pierre Michel** sculptent

l’espace, tandis que les costumes de **Camille Pénager** dessinent des silhouettes à la fois très contemporaines et étrangement intemporelles. Cette fusion harmonieuse crée une expérience totale, une symphonie visuelle et corporelle qui captive l’œil autant qu’elle émeut l’âme.

Au-delà de la prouesse technique, *Waku Doki* est un cri du cœur, un appel à la vie qui résonne profondément avec les questionnements de notre époque. C’est une quête de sens, un combat le néant où le chorégraphe invite chacun à se remettre à espérer, à aimer comme si c’était la première fois, à se battre et à hurler, tout en revenant à une écoute profonde de soi et du monde. En accueillant cette création dans le cadre de **sa 40ème saison**, **Jean-Christophe Maillot** et **les Ballets de Monte-Carlo** ne célèbrent pas seulement un anniversaire ; ils réaffirment avec éclat leur engagement indéfectible envers la création et leur rôle de tremplin pour les artistes d’exception.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Salle Garnier, le 10 juillet 2026. « Waku Doki » par Eric Oberdorff et La Compagnie Humaine. Crédit photographique (c) Eric Oberdorff

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Cour Montanari, le 3 juillet 2026. « How Romantic » par Katerina Andreou et la Compagnie Nationale de Danse de Norvège

Il est des spectacles dont on sort lessivé, lessivé pour les interprètes, lessivé pour soi-même, comme si l'on avait traversé avec eux l'épreuve. « *How Romantic* », la nouvelle pièce de Katerina Andreou pour la *Compagnie Nationale de Danse de Norvège* est de ceux-là. Présentée les 2 et 3 juillet dans la *Cour Montanari* (anciennement

Théâtre de l'Agora) **pendant 46ème édition du festival « Montpellier Danse », cette troisième « *pièce de groupe* » par la chorégraphe grecque – après « *BLESS THIS MESS* » (que nous avions vue au *Théâtre Garonne* de Toulouse en 2024) et « *WE NEED SILENCE* » (à laquelle nous avions assistée à la *Biennale de Danse* de Lyon en 2025) – a littéralement électrisé le public montpelliérain, qui a réservé aux quatorze interprètes une *standing ovation* … amplement méritée !**

L'esthétique de **Katerina Andreou** est reconnaissable d'emblée : le plateau, nu, est réduit à une fine bande centrale, presque trop étroite pour les quatorze danseurs et danseuses de la compagnie norvégienne. Les costumes d'**Indrani Balgobin**, toiles de *jeans* déchirées et rapiécées, plantent un décor à l'accent américain. L'ambiance de coulisses, presque silencieuse, où les interprètes s'assoient et discutent comme avant un combat, rappelle les marathons de danse de la *Grande Dépression*, dont la pièce s'inspire, en écho au film *On achève bien les chevaux* de Sidney Pollack. Cette référence n'est pas un thème, elle est un moteur : un coup de sifflet retentit, et la course d'endurance commence, sans ligne d'arrivée.

La singularité d'Andreou s'impose alors avec force, dans la composition sonore qu'elle cosigne avec **Cristián Sotomayor**. Un motif de percussions, répété en boucle, inlassablement, dicte sa loi. La redondance musicale, qui pourrait être un piège, devient au contraire le carburant d'une transe collective. Les gestes s'animent, d'abord isolés, puis s'assemblent, se répondent, s'opposent, se superposent dans une écriture chorégraphique d'une complexité fascinante. On suit la partition de quatorze individualités qui s'épuisent, oscillant entre discipline et abandon, ordre et chaos, dans un *crescendo* qui semble ne jamais atteindre son paroxysme.

Mais l'intelligence de « *How Romantic* » est de proposer une approche multiple de l'endurance. À la force, qui s'impose par vagues successives, succède un temps suspendu, un ralenti où la performance se fait lutte contre l'arrêt total, dans le souffle et le presque silence. Un corps remue, respire à la marge, comme pour retrouver l'énergie d'un dernier acte. Et quel dernier acte ! Dans un saisissement immédiat, la *techno* aux *beats* profonds déferle, les corps se redressent, les muscles se tendent. L'estrade devient un obstacle à franchir en mimant des chevaux, un clin d'œil dérisoire qui ouvre sur un tableau d'une animalité pure, une transe où la musique semble vibrer sous la peau, à l'infini.

Le triomphe offert par le public de Montpellier Danse à Andreou et la Compagnie de Danse Nationale de Norvège est véritablement vécu comme l'aboutissement d'une expérience cathartique partagée. **Katerina Andreou**, avec sa signature chorégraphique faite de ruptures et de rencontres, d'énergie syncopée et de chaos organisé, a réussi là où elle excelle : transformer l'épreuve de l'épuisement en une célébration organique de l'instant. Dans une ultime respiration, un dernier coup de sifflet, l'extinction des projecteurs, et le souffle du soulagement commun. Le spectacle ne se termine pas, il s'achève, laissant le public avec cette question lancinante : « *Combien de temps encore ?*« , comme les interprètes qui reprennent leur souffle à la fin d'une course dont on sent qu'elle pourrait recommencer à tout moment. *How Romantic* est une performance jubilatoire, une ode à la résistance et à la beauté fragile d'un corps qui, même à bout de forces, continue à chercher sa place parmi les autres. Un moment de grâce pure !

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse », Cour Montanari, le 3 juillet 2026. « How Romantic » par Katerina Andreou et la Compagnie nationale de Danse de Norvège. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » par (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale)

La 46e édition du Festival Montpellier Danse s'est poursuivie, les 30 juin et 1er juillet, dans une atmosphère de fin du monde et de renaissance, avec la création mondiale d'*Après moi, le Déluge*, la nouvelle pièce-événement du collectif (LA)HORDE-Ballet national de Marseille. Présenté dans le vaste vaisseau de l'Opéra Berlioz, le spectacle confirme l'ascension fulgurante du trio phocéen et sa capacité à transformer la scène en un espace de

résistance et de communion, bien au-delà des habituelles joutes esthétiques.

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et **Arthur Harel**, les trois têtes pensantes du collectif à la tête du Ballet national de Marseille depuis 2019, n'ont jamais été aussi proches de leur sujet. Après avoir exploré la frénésie collective et post-apocalyptique de *Room with a view* – que nous avions salué au festival *Le Temps d'aimer la danse* (Biarritz) pour sa « *transe collective* » survitaminée – et la surabondance numérique d'*Age of content* – que nous avions applaudi à la *Biennale de Danse* de Lyon en 2023 -, ils plongent ici au cœur de l'effondrement. Il ne s'agit plus de subir le monde numérique ou la crise, mais de descendre dans la faille qu'ils ouvrent au centre du plateau.

L'imposante scénographie de **Julien Peissel** installe d'emblée un univers crépusculaire, une communauté éreintée évoluant sur un sol prêt à se dérober. Les treize interprètes, issus de cette troupe internationale que le trio a patiemment constituée, incarnent un groupe en proie à la catastrophe imminente. Leur danse, toujours aussi physique et dynamique, emprunte autant aux danses tribales qu'aux chorégraphies de rue qui ont fait leur renom, tout en y injectant une dimension rituelle et mystique. Les mouvements, parfois saccadés, parfois fluides, évoquent autant la résistance que l'épuisement d'un monde en fin de course.



Là où beaucoup de nos confrères et consoeurs ont vu un spectacle de « *défaitisme* » ou de « *décadence*« , *Après moi, le Déluge* opère – selon nous – une véritable métamorphose. La fracture scénique libère des créatures monstrueuses et des énergies insoupçonnées, transformant le plateau en un gouffre d'où jaillit une beauté sauvage. Le collectif, en parfaite symbiose avec ses danseurs, fait le pari audacieux de la renaissance par la déconstruction. Les saynètes successives sont autant de rituels chorégraphiques qui questionnent les relations de domination, mais célèbrent surtout la puissance d'un corps de ballet soudé comme un seul homme face au chaos.

Sous la houlette de (LA)HORDE, le Ballet national de Marseille trouve ici son *tour de force*. Après « *Room with a view* » et « *Age of content* », ce nouveau chapitre est celui de l'incandescence. La révolte cède la place à une forme de nécessité organique. Le public de Montpellier, conquis, a salué une prestation qui ne cherche pas à plaire, mais à bousculer, à affronter le réel pour le transcender, faisant

écho à cette idée défendue par le collectif selon laquelle « *la danse est une force de résistance*« . Avec « *Après moi, le Déluge* », (LA)HORDE signe un manifeste chorégraphique puissant et viscéral, confirmant leur statut d'innovateurs majeurs de la scène contemporaine.

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » : (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale). Crédit photographique © G.Astier Perret

---

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». CASTELNAU-LE-LEZ, Le Kiasma, le 28 juin 2026. « The Tempest » par Lisbeth GRUWEZ

La 46e édition du festival « Montpellier Danse »,

qui se déroule du 20 juin au 4 juillet 2026, s'annonce comme chaque été un rendez-vous majeur de la danse contemporaine européenne. Sous la nouvelle direction collégiale de Jann Gallois, Dominique Hervieu, Pierre Martinez et Hofesh Shechter, l'événement confirme sa place de carrefour de création unique en Europe, mêlant avec audace les compagnies internationales les plus prestigieuses et les jeunes chorégraphes émergents.

Cette année, le festival fait la part belle aux créations et aux premières françaises, avec un tiers de la programmation consacré aux artistes régionaux. Parmi les temps forts de cette édition particulièrement riche, on note la présence du **Ballet national de Marseille/*(LA)HORDE***, du **Collectif XY** et de sa nouvelle fresque poétique, ou encore la venue de la chorégraphe grecque **Katerina Andreou**. C'est dans ce contexte vibrionnant que s'inscrit le solo de la chorégraphe et danseuse belge **Lisbeth Gruwez**, intitulé « ***The Tempest***« .

Au ***Kiasma*** de **Castelnau-le-Lez**, sur le plateau nu, un dispositif scénographique minimaliste – un plan incliné blanc posé en fond de scène comme un fragment d'hiver – accueille l'apparition de Lisbeth Gruwez. D'abord immobile, perchée sur ce promontoire, elle semble émerger d'une profonde concentration, le corps compact, disponible, comme un guerrier qui se prépare au combat. Car c'est bien de combat dont il s'agit. Pour ce *solo*, la chorégraphe flamande a entrepris un véritable voyage intérieur et physique, nourri par plusieurs mois d'immersion dans les arts martiaux en Thaïlande. Si l'influence du *Tai-chi* et des *katas* est perceptible dans sa gestuelle précise, hyper-articulaire, elle ne constitue jamais une fin en soi. Cette maîtrise technique est mise au service d'une exploration : celle de la colère comme énergie brute,

force à la fois destructrice et potentiellement transformatrice. La danse de Gruwez progresse par vagues successives : une oscillation constante entre des impulsions fulgurantes et des moments de calme presque méditatif. Le corps trace dans l’espace des trajectoires coupantes, les bras lacèrent l’air, les pieds martèlent le sol. Mais toujours, une économie de mouvement, une précision redoutable qui transforme la violence potentielle en une forme de calligraphie aérienne. La colère n’est jamais un éclat ; elle circule, se dépose dans les articulations, se mue en puissance maîtrisée.



Le compositeur flamand **Maarten Van Cauwenberghe**, complice de longue date de la chorégraphe, signe une partition électronique qui agit comme une pression atmosphérique. Des basses telluriques, des éclats métalliques, des cloches lointaines tissent un climat qui ne soutient pas la danse mais la contraint, la pousse à trouver sa voie dans un espace sonore dense. L’atmosphère, d’abord hypnotique, devient progressivement oppressante, préparant l’irruption du chaos.

Cette montée en intensité est magnifiée par le travail de Jan Maertens sur les lumières, qui prennent la danse en tenaille, accélèrent autour d'elle en un tourbillon stroboscopique. C'est alors que la fumée envahit le plateau, et que la danseuse semble flotter, comme en lévitation, défiant les lois de la gravité La scénographie se fait plus symbolique encore lorsque Gruwez déroule un long ruban rouge caché en son sein ou répand de la craie blanche sur le sol, traçant des lignes de vie dans cet univers instable.

Car le cœur du spectacle réside peut-être là : dans cette capacité à se tenir au centre de la tourmente. Alors que la musique et les lumières s'emballent autour d'elle, que la tempête fait rage, Gruwez ralentit. Elle devient un point fixe, une présence qui refuse la panique, une respiration qui tient tête à la vitesse. On songe à l'œil du cyclone, ce lieu paradoxal où tout est calme alors que tout hurle aux abords.

Avec « *The Tempest*« , **Lisbeth Gruwez** nous invite à habiter la colère plutôt qu'à la subir, à absorber la tempête pour en révéler le calme latent. Ce *solo*, à la fois combat et méditation, puissance et discipline, démontre une fois encore que la chorégraphe belge, à la cinquantaine, demeure l'une des interprètes les plus exceptionnelles de la scène contemporaine, capable de faire naître tout un univers à partir d'un simple geste.

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». CASTELNAU-LE-LEZ, Le Kiasma, le 28 juin 2026. « The Tempest » par Lisbeth GRUWEZ. crédit photographique (c) Danny Willems

CRITIQUE, danse. 31ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Théâtre de la Criée, le 27 juin 2026. « En même temps » par Olivia GRANDVILLE

En peignant le Verrou, le peintre Fragonard imagine une scène amoureuse, violente et passionnée, contredite par l’aspect lisse et léché de la brosse. Peint avant que Beaumarchais n’aborde le sujet de Figaro, avant que Mozart et Da Ponte ne fassent de même, le tableau de « Frago » anticipe un thème et un climat que le théâtre et la musique développeront presque dix ans après lui.

CRITIQUE, danse. LYON, 80èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 23 juin 2026. « House » & « Delay the Sadness » par

Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D

Composition mystérieuse passée très rapidement dans les collections de la Couronne Britannique, la toile de Vermeer que nous connaissons sous le titre incertain de « leçon de musique » est l'une des créations de l'artiste hollandais les plus complexes, bâtie sur la correspondance de la peinture et de la musique.

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Halle aux grains, le 17 juin 2026. Carolyn CARLSON : Un saut dans le bleu (création), Ballet et Orchestre de l'Opéra national du Capitole

Bien que le temps nous soit compté, l'humanité sera toujours barbare pour elle-même : « *Un saut le dans bleu* », poème dansé en 9 séquences, présenté en création en cette fin de saison du Théâtre du Capitole, exprime le cycle de la souffrance et de la torture, des victimes et de leur bourreau, cette incapacité proprement humaine

à aimer les autres et à s’aimer soi-même. Pour autant rien de sinistre, tragique ou noir dans l’écriture de Carolyn CARLSON : plutôt une esthétique élégante et racée, des lignes sinueuses et des poses princières, dans une composition qui soigne les ensembles de plus en plus nombreux à mesure que l’action se déploie.

Photos Un Saut dans le Bleu © David Herrero

Carolyn CARLSON aime évoquer. Suggérer. Pas raconter. Sa danse est dans l’abstraction. Et ses figures tendent à exprimer l’intime comme l’incongruité de situations pourtant réelles. Un saut dans le bleu, couleur de l’infini et de l’inconscient, plonge dans un espace irréel, celui du rêve, ce qui confère au déroulement de l’action, son essence onirique, cauchemardesque ou poétique. Les silhouettes se meuvent dans un espace indéfini, leurs ondulations premières jaillissant comme à rebours, depuis le fond de scène, comme des ombres au pas ralentis [arrêts sur image à nouveau présent dans le tableau final]. Tout cela relève de rites dont la chorégraphe détient la clé ; elle qui recherche toujours le sens profond, exprime la part de mystère qui s’invite souvent dans la réalité.

Comme un regard autocritique, – comme si elle mettait en scène plusieurs facettes d’elle même, la chorégraphe californienne imagine plusieurs portraits de femmes, bien trempées, réduites à leur essence souvent agressive ou caricaturale : la femme au poignard et talons hauts qui ouvre le cycle, la femme fatale et flingueuse, la femme nunuche aux ballons qui éclatent

affichant une naïvete de débutante… La femme chasseuse et son filet à papillons… Sans omettre les 3 grâces réduites à leurs longues jambes d'insectes, style mantes religieuses qui traversent la scène en poses aguicheuses et sensuelles…
Du début à la fin une élégance et une esthétique qui emportent toute la réalisation : continument une souplesse facétieuse, élastique souvent athlétique [bonds et rebonds des hommes dans le 3ème tableau « *Oser sauter avec courage*« …]

La trentaine de danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Capitole** plonge littéralement dans la théatralité filigranée, lumineuse et intérieure de Carlson. Les corps s'étirent, ondulent ; les gestes décomposent chaque mouvement, inventent une langue des signes annonciatrice d'une ère à venir… ou d'un monde parallèle qui révèle la psyché libérée de la parole. D'une façon générale, les hommes semblent mieux réussir la synchronicité des ensembles.

Dans la fosse, aux cordes de **l'Orchestre national du Capitole de Toulouse**, l'accordéoniste **Michel Glasko**, sous la direction du compositeur **Pierre Le Bourgeois**, marque le tempo ; la musique originale [spécialement écrite pour cette création] fait se succéder une série d'atmosphères souvent étranges, parfois glaçantes, où s'inscrivent les gestes millimétrés de personnages énigmatiques, chacun immergé dans sa propre histoire. L'idée d'un spectacle total entre lumière, danse, musique et théâtre se réalise ainsi, dessinant une voie et un passage ténu entre sauvagerie et réflexion, fantasme et obsession,… Au mérite de la chorégraphe légendaire, ce flux perpétuel, visant l'épure, qui enchaîne les séquences dans une légèreté rayonnante… et enivrante.

CRITIQUE, Danse. TOULOUSE, le 17 juin 2026. Carolyn CARLSON : *Un saut dans le Bleu* [création]. Ballet de l'Opéra national du CAPITOLE, musiciens de l'Orchestre national du Capitole, Pierre Le Bourgeois [composition et direction]



Photos : *Un Saut dans le Bleu* © David Herrero

CRITIQUE, danse. 31ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Centre de la Vieille Charité, le 16 juin 2026. « Ce que le ciel ne sait pas » par Feda Wardak et Saïdo Lehlouh

Chaque année, le Festival de Marseille transforme la cité phocéenne en une scène à ciel ouvert, un véritable laboratoire d'idées et de sensations où la danse, le théâtre et la musique se mêlent pour interroger le monde. Pour son édition 2026, qui s'annonce d'ores et déjà comme un cru d'exception sous la direction de Marie Didier, il pose ses valises dans quatorze lieux emblématiques de la ville, de la Friche la Belle de Mai à la Cité Radieuse, en passant par la majestueuse *Centre de la Vieille Charité*. En réunissant des artistes venus de plus de dix-sept pays, cette nouvelle édition se veut un vibrant appel à la rencontre et au dialogue entre les cultures, opposant à la peur de l'autre une créativité débordante et une pensée résolument engagée. C'est dans ce contexte bouillonnant qu'a eu lieu la création mondiale de « *Ce que le ciel ne sait pas* », par Feda Wardak et Saïdo Lehlouh, un événement qui restera gravé dans les mémoires comme l'un des temps forts de cette

édition.

D’emblée, le spectateur est saisi par la puissance évocatrice d’une installation scénographique hors norme. Fruit du travail acharné de l’architecte et artiste afghano-français **Feda Wardak**, la pièce est une véritable œuvre-paysage, une création monumentale où chaque élément a du sens. Au centre de la scène, une imposante vis sans fin, un escalier en colimaçon de onze mètres de haut, tourne sur lui-même comme un symbole oppressant. Elle figure à la fois la foreuse des puissances impérialistes qui, pendant des décennies, ont extrait les ressources du sol afghan, et le puits sans fond dans lequel les identités culturelles et les corps se sont trouvés aspirés. C’est un objet politique, une machine à raconter l’histoire d’un territoire miné par les conflits, l’exil et l’effacement, mais qui, pourtant, ne cesse de résister. Dans le projet plus vaste qu’est « *Chercheurs d’eau* » – dont cette création fait partie -, il s’agit de remettre la perspective à hauteur d’homme, de raconter le pays depuis ceux qui l’habitent plutôt que depuis un regard surplombant, celui du ciel et des drones.



Sur cette structure vertigineuse et instable, les cinq interprètes de la pièce, menés par la chorégraphie magistrale de **Saïdo Lehlouh**, déploient un langage corporel d'une intensité rare. Issu de la scène *hip-hop*, le chorégraphe, **codirecteur du Centre chorégraphique national de Rennes**, insuffle à ses danseurs une énergie brute et une fluidité saisissante. Leurs corps, tantôt éreintés, semblant s'échouer sur les marches comme des naufragés de l'histoire, tantôt traversés de convulsions et de sursauts de vie, traduisent avec une justesse bouleversante la peur, le déracinement et l'espoir obstiné. On assiste à une véritable enquête *forensique* incarnée : les gestes, précis et habités, racontent les frappes de drones, les « *kill boxes* » où les êtres humains ne sont plus que des tâches thermiques, mais aussi la douceur des femmes se caressant les cheveux, la mémoire des chants et

des poèmes, les traditions menacées de ces sociétés paysannes. Sous la lumière de **Tom Visser**, qui sculpte l’espace en le plongeant tour à tour dans une pénombre inquiétante ou une lumière aveuglante, chaque mouvement devient une résistance.

En investissant le ***Centre de la Vieille Charité***, **Feda Wardak** et **Saïdo Lehlouh** ont proposé une expérience immersive et politique, un cheminement artistique et humain d’une grande dignité. L’œuvre dialogue avec le lieu, avec son architecture, pour créer un espace de contemplation et de réflexion où l’émotion est à son comble. La bande-son de la *DJ* tunisienne **Deena Abdelwahed**, qui marie avec *brio* les *beats* électroniques aux mélodies arabes, vient parachever cette œuvre totale et immersive. *Ce que le ciel ne sait pas* est une création d’une puissance et d’une beauté à couper le souffle, un spectacle qui regarde la dureté du monde en face pour mieux y opposer l’élan vital de l’art et de la pensée. Le public marseillais, debout et conquis, a salué comme il se doit ce manifeste artistique flamboyant, qui restera à n’en pas douter comme l’une des plus belles réussites de l’édition 2026 du festival phocéen !



CRITIQUE, danse. 31ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Centre de la Vieille Charité, le 16 juin 2026. « Ce que le ciel ne sait pas » par Feda Wardak et Saïdo Lehlouh. Crédit photo (c) Droits réservés